

PHILIPPE BARRÈS

# CHARLES DE GAULLE



Residencia  
de los estudiantes

Residencia  
de los estudiantes

BRENTANO'S

Copyright by Philippe Barrès, 1941.

Tous droits de traduction, de reproduction en totalité  
ou en partie, d'adaptation, réservés pour tous pays.

Je dédie ce simple livre d'espérance française à  
la mémoire de mon père, Maurice Barrès, qui  
connut l'invasion allemande deux fois, en 1870  
et en 1914, et qui ne désespéra jamais de notre  
pays, ni de la liberté des esprits dans le monde.

*La guerre actuelle a divisé le monde en deux camps : Le camp des Nazis qui est celui de l'esclavage ; le camp des Alliés qui est celui de la liberté.*

*La France combattait au premier rang des peuples libres. Elle a succombé en une seule bataille, par manque de préparation.*

*Les Nazis occupent la France. Ils ont imposé le 23 et le 25 juin 1940 deux armistices sans conditions à un gouvernement découragé. Maîtres de cette formidable base que forment les côtes françaises de la Manche et de l'Atlantique, ils menacent l'Angleterre et l'Amérique.*

*Ainsi, l'écrasement de la France, met en danger la liberté de chaque homme et de chaque femme dans le monde entier.*

*Dans ce péril immense, dès le 19 juin 1940, un Français s'est dressé pour crier :*

*— Je n'accepte pas les décisions imposées à un gouvernement prisonnier de l'ennemi. Je continue la lutte aux côtés de nos alliés anglais qui, eux non plus, n'acceptent pas de vivre sous la loi allemande. Il reste à la France son Empire, son armée d'outre-mer, sa marine, son aviation. Elles doivent rentrer dans le combat. Je sonne le ralliement de tous les Français pour continuer la lutte d'indépendance contre l'Allemagne.*

*Il s'est trouvé un esprit clair pour lancer les paroles devenues historiques :*

*— La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre.*

*Il s'est trouvé un chef pour affirmer très haut :*

*— Mon but, mon seul but, est d'agir en sorte que la France, malgré sa défaillance momentanée, ne cesse pas de combattre et qu'elle soit présente à la victoire.*

*Cet homme, c'est le général de Gaulle, chef des Forces Françaises Libres.*

\* \* \*

*L'auteur de ce livre est un Français, indépendant de tout lien avec des partis politiques, journaliste par profession et officier de réserve. Il a servi dans les deux guerres de 1914 et de 1939 et, entre les deux conflits, il a passé plusieurs années à voyager en Europe et particulièrement en Allemagne. Il a étudié et prévu la plupart des effets de la politique d'Hitler et ce n'est pas sa faute si les Français ont été finalement surpris par l'attaque allemande. Il a suivi l'action du général de Gaulle en France d'abord, puis en Angleterre où il est passé immédiatement après les armistices, et il apporte ici, en toute liberté, son témoignage.*

#### CHAPITRE PREMIER

##### J'ENTENDS PARLER DU COLONEL DE GAULLE CHEZ RIBBENTROP ET CHEZ HITLER.

Le drame où le monde se débat aujourd'hui, a commencé le 30 janvier 1933. Ce jour-là, dans Berlin, Hitler arrivait au pouvoir avec l'assentiment du vieillard Hindenburg.

J'ai vu cette scène fatidique dans la Wilhelmstrasse, en face de la Chancellerie d'Empire. Les journaux du soir avaient annoncé que les troupes d'assaut nationales-socialistes et celles du Casque d'Acier plutôt attachées au régime impérial, défilaient ensemble au commencement de la nuit devant Hindenburg et Hitler. Au coucher du soleil, la ville qui n'avait jamais passé une journée dans un tel silence, parut soudain sortir de sa léthargie. Les Allemands, d'habitude si ternes, étaient ce soir presque phosphorescents; et jamais je n'ai vu foule aussi ouverte à sa légende.

Vers huit heures, un souffle d'air pareil à celui qui annonce la marée du soir au bord de l'Océan, rafraîchit les visages. Le drapeau jaune du palais de la Présidence, en se déroulant, épela les ailes de son aigle noire. Des hitlériens dispersés dans la foule, entonnèrent le chant national-socialiste. Le fameux chant à la gloire de Horst Wessel, partisan de la première heure, «tué par le front rouge et par la réaction». D'abord, ce fut en sourdine. Peu à

peu, le choeur s'assura, s'étendit à la place, à la rue, repris par la foule tout entière.

Alors une fenêtre du palais s'éclaira et la silhouette puissante du Maréchal parut, noire sur un fond d'or.

*Heil!* cria la foule, mains levées. *Heil!* Et les petits enfants, élevés sur les têtes, voguaient semblables aux graines sur un champ d'avoine. La foule elle-même se balançait, ondulait, au rythme de cet air de psaume qu'elle scandait sans hâte, en marquant même des sortes de repos. Tous les cadres de la discipline prussienne éclataient dans une sorte de délire de jeunesse pieuse. Les policiers verts, les « schupos », débris des barrages, flottaient comme des bouées, impuissants, un peu ivres, riant, et la foule montait toujours; elle gagnait maintenant les corniches des entresols, les couronnes des réverbères, le socle des statues, les premières fourches des arbres. Les habitants des maisons fermaient prudemment leurs fenêtres, et les chants s'élevaient toujours plus forts, vers le vieillard symbolique.

A ce moment, l'impossible arriva. Dans un triomphe de torches et de cuivres, la colonne des troupes brunes passa. On aurait pu croire qu'elle devrait marcher par-dessus la foule. Mais non. La foule, sous sa pression, jaillit un peu plus haut le long des murs, fut soulevée par elle et la souleva.

C'étaient des hommes sans variété, identiques dans leur expression d'extase, leurs visages amagris serrés sous la jugulaire de leurs pauvres képis d'aventuriers, une main portant la torche et les torches de réserve dont ils risquaient d'être brûlés et de brûler la foule, l'autre main élevée pour le salut. Ils marchaient vite, tendus en avant et leurs profils, leurs bras, leurs étendards, la traînée des flam-

mes, des fumées et des chants formaient une prodigieuse frise sauvage.

Alors, comme les premiers drapeaux parvenaient à la hauteur de la Chancellerie, Hitler apparut à une fenêtre, non loin de Hindenburg.

La foule criaït, riait, chantait. De temps en temps, les grilles du palais du Maréchal s'ouvraient pour laisser entrer de véritables brassées de petits bouquets à 10 pfennigs, dons de citoyens anonymes. A la fenêtre de Hitler qui était ouverte, on faisait monter d'autres bouquets de la rue, par des ficelles.

La foule savait-elle ce que cette soirée représentait? Mettait-elle en esprit des noms précis sur les grands espoirs vagues qui flottaient dans le ciel rougi par les torches? Pour un observateur étranger, pour un Français surtout, le doute n'était pas permis: c'était la vieille Allemagne, toujours pareille, qui se relevait. Hitler le savait bien, lui aussi.

Derrière sa silhouette au bras tendu, dans l'ombre, avec leurs casquettes sur l'oreille et leurs monocles étincelants, on devinait les hommes de la violence: chefs de la S. A. et de la S. S. les Roehm et les Himmler, chefs de l'armée: Blomberg et Fritsch, Reicheneau et Guderian. Les deux derniers devaient, sept ans plus tard, conduire la ruée des blindés sur Paris... Ces hommes ne s'aimaient guère entre eux. Les uns allaient tomber bientôt, le 30 juin 1934, sous les balles des autres. Mais ce sont là chez les Allemands des incidents sans importance, comme les morsures que se font entre eux les jeunes loups. Au vrai, ils étaient tous d'accord pour préparer le jour où, selon le mot du général von Seeckt, les soldats de la Reichswehr, dotés par leur armement moderne d'une supériorité écrasante,

« entreraient en France comme un bouledogue dans un magasin de porcelaines »; le jour où s'accomplirait le voeu formulé par Hitler dans « *MEIN KAMPF* »: « la destruction de la France ».

Toute la soirée, la foule défila. Cette foule exaltée, véritablement possédée ne devait plus jamais retourner librement dans les champs, dans les bois. Elle s'était donnée aux hommes sombres; ils la canalisèrent vers les camps d'instruction, vers les casernes, vers les aérodromes, vers les usines d'armes. La machine de mort commençait à tourner.

\*

\* \*

Le chauffeur de taxi qui me ramena cette nuit-là, grommela, en comptant sa monnaie:

— Enfin, ça va changer.

— Quoi donc?

— La vie, cette sacrée vie de famine.

— Vous trouverez un meilleur travail?

— Oui, dans quinze jours, j'entre à l'usine, comme les copains... aux avions Albatros.

Je demandai:

— Vous êtes du parti?

Mais lui, baissant la voix:

— Non. Je suis communiste.

— Alors?

— Alors, murmura-t-il, en me prenant le bras, je vais m'inscrire au parti comme les autres, parce que, voyez-vous, il y a maintenant douze ans que nous vous attendons, vous, les démocraties. Vous pouviez tout faire, il fallait qu'une nation dirigeât l'Europe, une seule grande nation, ça suffisait, la France, l'Angleterre, c'était tout un pour nous, c'était la République pour toujours. Mais vous n'avez pas osé... et aujourd'hui, vous voudriez que ce soit

nous, pauvres types, qui résistions aux officiers, aux Junkers, aux casques d'Acier, aux Nazis et au reste...? Non, non, moi j'ai compris, mieux vaut hurler avec les loups que d'être égorgé avec les ânes.

Il prit son pourboire et disparut.

\*

\* \*

L'Allemagne roulait vers la guerre. Et pendant ce temps, que faisait la France? Elle continuait comme l'Angleterre, comme l'Amérique, son rêve de paix et de progrès. Beau rêve, mais coûteux. Ils n'étaient pas nombreux alors, les Français qui savaient discerner la limite permise aux idées généreuses et qu'il faut toujours une force pour maintenir un idéal. Leurs voix se perdaient dans l'indifférence générale, dans l'optimisme bâtit.

J'ai passé 1933 et 1934 à Berlin, écrivant chaque jour dans la presse française, pour essayer d'éveiller l'attention sur le glissement de notre prestige sur l'angoisse de nos alliés d'Europe Centrale et de nos populations françaises d'Alsace et de Lorraine et sur le péril de guerre qui se dessinait.

Ce péril devint évident pour moi lors de deux entretiens que j'eus avec Ribbentrop, puis avec Hitler.

\*

\* \*

En avril 1934, un inconnu téléphona un matin à mon bureau, 22 Regentenstrasse. Ma secrétaire, inscrivit son nom: M. Abetz. M. Abetz m'invitait à dîner de la part d'un M. von Ribbentrop. M. Abetz agissait en qualité de secrétaire de M. von Ribbentrop.

Nous nous informâmes, ma secrétaire et moi, de ces deux noms qui, sans être tout-à-fait inconnus,

ne nous disaient pas grand'chose. Il apparut que M. de Ribbentrop était un représentant de vins de Champagne. On remarquait son nom sur les caisses de mousseux offertes en primes pour les championnats de golf à Baden-Baden et à Wiesbaden. Ami de Hitler, il venait de l'aider à prendre le pouvoir, en le réconciliant avec von Papen par l'entremise du banquier Schroëder de Cologne. Abetz, lui, était un « jeune » de la génération d'après-guerre. Marié à une Française de Lille, il s'occupait de « rapprochement franco-allemand » dans les groupements d'étudiants.

Intrigué, mais intéressé comme journaliste par l'occasion d'un contact avec des Allemands, j'acceptai et je me trouvai le lendemain à huit heures, dans l'antichambre pavée de carreaux blancs et noirs d'une jolie villa du quartier de Dahlem — le quartier des hôtels particuliers berlinois. Deux valets en veste de toile blanche me conduisirent dans un salon de chintz à fleurs, très britannique. A peine avais-je eu le temps de jeter un regard sur le jardin, son tennis et sa piscine, que l'hôte me suivait dans un style aussi anglais que le peut faire un Berlinois.

Bien mis, grisonnant, l'œil pâle, M. de Ribbentrop serait parfaitement élégant si on ne sentait chez lui un petit trait de suffisance: le désir de mettre en valeur sans cesse la pureté de son profil droit, grec, ou, disons comme Hitler, aryen.

Madame de Ribbentrop entra, aimable et discrète. On sentait qu'elle avait décidé, une fois pour toutes, d'admirer le profil aryen et la conversation se poursuivit sans elle. Ribbentrop m'annonça que Hitler venait de le nommer son ambassadeur personnel. Il allait s'occuper désormais de politique

étrangère et particulièrement de la France. A ce titre, il parla de mes articles, déplorant mon manque de compréhension des « nécessités allemandes » et surtout de « l'injustice du traité de Versailles ».

Je connaissais bien, à cette époque, les traités de Brest-Litowsk et de Bucarest que le Reich victorieux dans l'est de l'Europe imposa en 1917 à la Russie et à la Roumanie. Assez bien, tout au moins, pour en rappeler à Ribbentrop les termes vingt fois plus durs que ceux de Versailles — « et puis, dis-je, vous réarmez au moment même où vous nous demandez des concessions amicales ».

Ribbentrop leva les bras:

— Voilà bien, s'écria-t-il, cette méfiance française qui me désole sans cesse et qui paralyse mes efforts. Eh bien, oui, nous réarmons. Mais comment un peuple aussi fort, aussi riche de ressources que le peuple français, a-t-il un tel souci de ce que nous faisons? Au lieu d'avoir peur, vous n'avez qu'à armer vous aussi ».

— Vous savez bien que nous n'avons pas peur, répliquai-je, mais nous nous méfions. Quant à retomber dans la course aux armements, nous pensons qu'il vaudrait mieux trouver d'autres voies.

L'œil de Ribbentrop brilla; c'était pour lui l'occasion de placer le fameux argument allemand de l'anti-bolchévisme! Il s'efforça longuement de me vendre l'idée d'une association franco-allemande contre Moscou. Je lui demandai:

— Etes-vous bien sûr que nous ayons intérêt, nous Français, à vous aider à détruire la Russie? Ce n'est pas mon avis... Et puis, vous n'êtes pas véritablement anti-russes, vous autres Allemands, vous affectez l'anti-communisme pour vous concilier les conservateurs peureux de Paris et de Lon-

dres. Mais la Russie! Vous avez un si grand besoin d'elle contre l'Angleterre et contre la France que vous vous rapprocherez de Moscou dès que vous le pourrez. Quand ce ne serait que pour détourner Moscou de s'allier avec Paris. Ce que vous voulez, c'est éviter d'avoir deux fronts de guerre. Hitler d'ailleurs vient de renouveler le pacte de non-agression signé par Stresemann avec Staline.

Ribbentrop changea de couleur mais il s'entêta:

— Nous ne renoncerons jamais à l'anti-bolchevisme.

— Quelle garantie m'en offrez-vous?

— Notre fidélité à la doctrine du Fuhrer.

— Croyez-vous, demandai-je, que les raisons de doctrine aient beaucoup de poids en politique? Ne pensez-vous pas plutôt qu'il faille traiter les questions matérielles d'une façon matérielle? Vous dites que vous luttez contre Versailles. Vous devez comprendre que cette formule ne suffit pas à nous éclairer, nous Français, sur vos intentions réelles. Nous ne pouvons pas vivre sous le régime de la revendication continue où chacune de nos concessions vous rend plus forts pour la revendication du lendemain. Le traité de Versailles comporte un certain nombre de clauses que vous avez dès maintenant violées, tandis que d'autres restent en vigueur. Faisons une révision de l'ensemble, étalez votre jeu, dites votre plan total, alors nous pourrons vous répondre en connaissance de cause: oui pour ceci, non pour cela. Ainsi essaierons-nous d'apurer tout l'ensemble. Mais cela, le voulez-vous?

Nous étions passés dans un petit salon bleu et mauve où Madame de Ribbentrop prit sa tapisserie. Le maître de maison me regarda avec courroux,

sa narine grecque frémissait. Adossé à la cheminée, il me dit lentement:

— Pour nous, Monsieur, Versailles est mort. VERSAILLES EST TOT.

J'étais frappé par son expression dure, décidée. Je conclus:

— Si vous êtes véritablement résolus à tout détruire du traité qui représente notre victoire et sur lequel l'Europe est bâtie, c'est la guerre inévitable.

Ribbentrop haussa les épaules.

— Nous ne pouvons pourtant pas, lança-t-il d'une façon déclamatoire, rester l'arme au pied, avec toute l'Europe, esclaves d'une conception de la vie immobile, statique et qui est symbolisée en somme par la construction de votre ligne Maginot.

Un instant, devant ce dépit, j'eus envie de rire.

— Nos fortifications vous ennuient? demandai-je.

Mais lui, hâtivement:

— Non! Non! La ligne Maginot, nous la franchirons avec des tanks; c'est une question de quantité et de volonté; notre spécialiste, le général Guderian, l'a prouvé. Et je crois même savoir que votre meilleur technicien est de son avis...

— Qui est, interrompis-je, notre meilleur technicien?

Il s'écria, comme d'une vérité évidente:

— Gaulle, le colonel de Gaulle... Est-ce donc vrai qu'il est si peu connu chez vous?

Je ne relevai pas la question, car — faut-il l'avouer? — j'ignorais alors jusqu'au nom du colonel de Gaulle. Mais quelle ne fut pas ma surprise à l'entendre prononcer de nouveau peu de semaines

plus tard et cette fois dans l'entourage immédiat de Hitler.

\*  
\* \*

... C'était à Nuremberg pendant le grand Congrès nazi, en septembre de cette même année 1934, lors d'une interview que j'eus avec le maître de l'Allemagne.

La matinée avait été consacrée à des revues d'avions et de certains engins motorisés dont la fabrication commençait alors. Hitler avait parlé, vociféré, il avait fait faire demi-tour sur place à cinquante mille S.A., en les commandant par un haut-parleur. Il avait vu défiler mille S.S. noirs au pas de l'oeie sans musique, ce qui est le comble de l'art. Il avait remis trois cents étendards nouveaux à leurs porteurs, en présence du drapeau sanglant du putsch de Munich en 1923.

Quant à moi, sorti vers 11 heures du champ de manœuvres et destiné à être mis en présence du Führer, on m'avait soumis au traitement préparatoire qui consiste à voir de près l'enthousiasme populaire. Ramené à Nuremberg dans une des voitures suivant celle de Hitler, j'avais constaté, sur huit kilomètres de campagne et de rues, le déchaînement ininterrompu des acclamations, des rires et des larmes, l'unanimité des femmes et des hommes, des vieillards et des enfants, un prodigieux mélange de dévouement et d'hystérie. Et Hitler, au milieu de tout cela, debout dans sa voiture, saluant et souriant.

Toujours derrière lui, notre voiture a escaladé les pentes abruptes de la forteresse, de la *Burg* qui surplombe Nuremberg. Nous voici quatre ou cinq spectateurs dans la cour du donjon, plantée d'un

grand chêne, où l'on descend de voiture. Hitler nous a attendus et aussitôt sa préoccupation éclate:

— Eh bien! ce que vous venez de voir, ce n'est pas un peuple contraint?

Saluant d'un geste un chef nazi qui lui récite quelques mots d'accueil, il gravit des escaliers devant nous, de son pas paysan, franchit des salles de gardes. Il pose la paume de sa main sur des colonnes, regarde des tapisseries, déployées pour lui, s'avance sur une terrasse qui domine la ville et la plaine de quelque quatre-vingt mètres et aussitôt qu'il a touché le parapet, des milliers de voix d'en bas l'acclament. Il sourit d'un étrange sourire à la fois lointain et possessif. Il lève la main d'un geste qui salue et qui apaise. Il revient dans la salle, cause avec Rudolph Hess, avec Rosenberg, avec Streicher, avec Huenlein qui sont entrés avec nous.

Dans l'atmosphère de caveau de cette demeure du moyen-âge, ses yeux prennent une valeur particulière et aussi le son rauque, déplaisant de sa voix qui, s'il lui donne du volume, devient belle et chantante. Il semble que son esprit comme sa parole ne donnent à plein que dans le discours; sur le ton ordinaire de la conversation il crée plutôt le silence. Le voici déjeunant d'un sandwich avec Hess et Streicher. Les trois hommes sont seuls à une petite table. Leurs lourdes silhouettes bottées se détachent sur le portrait de Charles-Quint par Albert Durer, — le fameux Charles-Quint, debout, en culottes à crevés de soie grise. Les poutres, sur leurs têtes, sont décorées d'aigles bicéphales, également par le grand Durer. Le soleil allonge vers eux, par les fenêtres gothiques, des rayons qui



rehaussent les ombres. Dehors, dans les rues profondes, parmi les vieux toits et les ruelles baroques de Nuremberg, la foule crie toujours. Elle grimpe sur les murs, parmi les rochers, au sommet des arbres. Elle répète en scandant: « Nous voulons voir notre Fuhrer! » Elle chante, le DEUTSCHLAND UBER ALLES, agite mille mouchoirs, mille bouquets. Hitler retourne à une fenêtre. Il fait cela d'un rythme qui lui est devenu naturel. On sent que ce délire populaire qui ne l'émeut plus guère l'intéresse comme un signe: C'est le coup d'oeil de l'aviateur sur le compte-tours du moteur.

— Voyez-vous, me dit-il, même à cette distance, ils reconnaissent qui est à la fenêtre. Ils ne confondent pas Hess avec Streicher, ni avec moi.

J'ai devant moi Julius Streicher, le chef des Nazis de Nuremberg. Je me nomme.

— Et moi, dit-il, campé sur ses courtes jambes, le crâne empourpré d'apoplexie menaçante, je suis Julius Streicher, celui qu'on appelle la Terreur de Franconie. Vous ne me demandez pas où sont les Juifs que j'ai tués? Un Danois, l'autre jour, m'a dit: « Il doit y en avoir trois mille », j'ai répondu: non, mon bon monsieur, trente mille!

Et il frappe l'épaule de Huenlein, chef des formations motorisées, il frappe l'épaule de Tschammer Osten, le grand maître des sports en Allemagne. Son rire résonne sous les voûtes. On entend sonner les éperons, les bottes sur les dalles. Je pense aux gravures de Gustave Doré, aux vieux contes sur les preux de Charlemagne et à leurs démêlés avec les seigneurs allemands, avec Ganelon le « félon », la « terreur du Hartz. »

Un visiteur hésite à photographier Hitler. Streicher l'empoigne, le jette sur le Fuhrer:

— Il faut oser, tonnerre!  
Et de rire à nouveau.

Les révoltes contre les Juifs, me dit-il encore, sont des phénomènes périodiques de l'histoire, mais il faudra bien en venir à la bataille décisive.

Hitler, lui, laisse bavarder ses partisans. Entre son effort de ce matin et son effort d'après-midi, il semble regarder couler cette magnifique journée, la subir, la dominer en même temps, comme l'oiseau planeur se maintient au-dessus du paysage, à la fois distant et vigilant.

Une jolie fille apporte une brassée de glaïeuls rouges que Hitler reçoit sur son bras pour les passer ensuite à un S.A. Il serre la main de cette enfant, lentement, avec un regard à la fois perçant et gentil.

— Tu es la fille du gardien?

— Oui.

— Tu te souviendras de ce jour toute ta vie?

— Oui.

Il la regarde encore longuement, la main posée sur son épaule. Quand elle est tout-à-fait sur le point de fondre en larmes, il lui fait un léger salut et elle s'enfuit avec une révérence.

Maintenant, c'est un vieillard tremblotant qu'on amène, l'inévitable ancien combattant de Gravelotte et de Saint-Privat. Appuyé sur sa canne, il a peine à se redresser suffisamment pour regarder le Fuhrer. Alors celui-ci:

— Tu as été victorieux en 1871? Tu as été jeune dans une grande Allemagne?

— Oui, Fuhrer.

— Eh bien, je te promets une chose: tu mourras dans une grande Allemagne.

Cependant, au dehors, les cris se font plus pres-

sants... Hitler retourne à la fenêtre. Il nous y appelle. A mi-hauteur de l'énorme tour, un garçon s'élève, fou de témérité, à cheval sur une corniche. De voir que le Fuhrer l'a remarqué, le voici hors de lui, gesticulant. Tombera-t-il? Ni lui-même, ni la foule, ni personne ne s'en soucie.

—Voyez-vous, me dit Hitler, saisissant le moment de parler avec un instinct infaillible, il y a quinze ans, cette ville était la plus communiste de Bavière, communiste marxiste à fond. La première fois que je suis venu ici, on m'avait dit: « Vous serez reçu par la section locale du parti ». J'ai trouvé une horde de communistes autour de cinq ou six nationaux-socialistes. C'est une des pires réunions que j'aie connues. Malgré tout j'ai dit quelques mots. L'année suivante, je suis revenu. Comme ils avaient appris que j'étais un danger, ce fut pire. Deux heures durant j'ai subi leurs contradicteurs, leurs cris à l'assassin. Je me voyais, à chaque instant, volant par la fenêtre; le pire fut quand ils hissèrent sur la tribune un aveugle de guerre qui commença à déblatérer contre tout ce que les hommes ont pu vénérer dans le monde. Mais voyez ce qu'est la foule! La chance a voulu que j'aie été moi aussi, aveugle de guerre pendant quelque temps. Alors j'ai dit à cet auditoire en frénésie: « Moi aussi, j'ai éprouvé ce qu'éprouve cet homme; j'ai été aveuglé comme lui et plus que lui, mais j'ai retrouvé la lumière, j'ai vu l'Allemagne, le devoir — lui les verra aussi. » Et j'ai embrassé cet homme à l'étonnement général. J'ai dit encore beaucoup de choses comme ça, qui les ont apaisés... Mais qu'il en a fallu du temps et des discours et des tracts de propagande et encore des discours pour arriver à gagner cette ville!

Hitler regarde au loin l'horizon, l'Allemagne et murmure: « Tout ça ne s'est pas fait tout seul! »

Un peu agacé par cette façon simplifiée de se raconter soi-même, je dis:

— L'anti-bolchevisme, c'est encore de la politique; mais il y a sûrement un élément profond de votre succès que vous ne me citez pas: c'est que vous avez cru avec passion à votre affaire. Il faut avoir la foi pour être persuasif.

La question paraît frapper Hitler qui prend son temps pour répondre. Le voici de nouveau à la fenêtre. On voit, découpée sur le ciel, sa taille plutôt épaisse, son front de loup et de renard, son oeil lourd, plein d'une force sinistre.

— Moi, dit-il enfin, avec un accent dur, j'ai toujours su à qui je m'adressais.

Ce fut son dernier mot et c'était peut-être un mot de trop. Nous le vîmes, du haut de la tour, s'en aller dans sa voiture debout toujours, massif, un bloc parmi le délire populaire.

A ce moment, Huenlein s'approcha de moi, Huenlein qui allait devenir le chef de la N.S.K.K. (National Sozialistisches Kraftwagen-Korps — corps motorisé national-socialiste). Peut-être était-il inquiet de la dernière déclaration de son patron. Peut-être obéissait-il simplement à cette prodigieuse soif de causer avec un étranger qui apparaît chez les Nazis et d'ailleurs chez tous les sujets prisonniers des dictatures.

— Que pensez-vous, me demanda-t-il, de nos voitures et de nos tanks?

— Intéressants, dis-je, sans me compromettre.

Mais il insistait:

— Et vous, où en êtes-vous de cette technique? Que fait mon grand collègue français?

Devant mon regard étonné, il ajouta :  
— ...le spécialiste de la motorisation chez vous,  
le colonel de Gaulle ?

Cette fois, mon ignorance commençait à me per-  
ser. Qui était donc cet officier français, ce techni-  
cien si peu connu dans son pays et si respecté en  
Allemagne ?

## CHAPITRE II

TANDIS QU'HITLER ENTRAÎNE L'ALLEMAGNE VERS LA  
GUERRE, UN INCONNU TRAVAILLE POUR  
LA FRANCE QUI DORT.

Revenu à Paris en octobre, il m'arriva de déjeu-  
ner chez des amis en compagnie de quelques minis-  
tres. L'étonnant, l'inquiétant contraste de cette réu-  
nion avec celle de Nuremberg ! Là-bas, sous les  
lambris impériaux, parmi les clameurs populaires—  
les bottes, les cheveux ras, l'odeur de sueur, les  
sandwiches et l'eau claire. Ici, dans l'intimité d'un  
appartement bourgeois, meublé de quelques objets  
superbes et de beaucoup de laideurs, des hommes  
aimables parlaient du parlement, de vins, de livres  
et de dames. Delbos, un bandeau sur les yeux,  
goûtait des Bordeaux dont il devinait l'année, à  
l'admiration de Barthou et sous l'oeil ironique de  
Tardieu. Je me saisis de Paul Reynaud, moins  
amusé que ses compagnons par ces jeux et je lui  
racontai mes impressions de Berlin. Il me parut  
bien informé, d'esprit clair comme à son habitude.

— Nous sommes d'accord, répondit-il, mais,  
voyez-vous, la France dort. Elle dort comme l'An-  
gleterre, comme l'Amérique. L'image d'une guerre  
nouvelle lui répugne, l'ennuie, et elle aime mieux  
n'y pas croire que de consentir un grand effort pour  
l'écartier.

Au moment de nous séparer, je me rappelai la